Dupaty, Louis Emmanuel
Félicité Charles Mercier
M. de Bievre

3 1761 06394244 5

PQ
2235
D42M65
1799

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mdebievreoulabus00dupa

M. DE BIEVRE,

OU

L'ABUS DE L'ESPRIT,

CALEMBOURG,

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLE;

Par les C.ens C. . . . .

SECONDE ÉDITION.

SUIVIE

DE VERCINGENTORIXE,

TRAGÉDIE.

Te Bois-Flotté.
pseud. of BIEVRE

A PARIS,

Chez {Huet, Libraire, rue Vivienne, N.o 8.
Charon, Libraire, passage Feydeau.

An VIII.

LIBRARY
JUN 29 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2235
D42M65
1799

AVIS DE L'ÉDITEUR.

C'est en dînant ensemble, que les Auteurs de cette pièce en conçurent le plan et l'exécutèrent. Les saillies et les calembourgs que faisait naître le vin de Champagne, rappelèrent M. de Bievre, l'auteur de *Vercingentorixe*, de la lettre de l'*abbé-vue* à la *Contesse-tation*, de l'histoire du *bacha Bilboquet*, et de tant d'autres folies si bien effacées par le *Séducteur*. On cita ses bons mots, ses pointes; on en rima quelques-unes, on les mit en situation; les scènes se formèrent, et bientôt la pièce se trouva faite, sans que personne eût la prétention de s'en dire auteur.

On l'annonça au public par ce couplet :

De Bievre en se moquant de tout
Du calembourg fit trop usage;
Nos auteurs ont pris son langage
Pour fronder un si mauvais goût.
Ce soir de leurs muses badines,
Les pointes sont les seuls tributs :
Que pourraient-ils offrir de plus?
Ils sont encor sur les épines.

Le public indulgent reçut l'ouvrage en riant, et voulut en connaître les auteurs; on lui répondit par cet autre couplet.

Air : *En quatre mots....*

L'ouvrage que vous avez applaudi,
Citoyens, est de *Dupaty*,
Aidé par ses amis;
En voici la liste ouverte,
D'abord *Luce* avec *Salverte*,
Et *Coriolis*;
De plus, *Creuzé*,
Gassicourt, *Légouvé*,
Monvel et *Longperier*....
Je crois en oublier.
Ah! vraiment oui, citoyens, c'est
Alexandre et *Chazet*.

Personnages.	*Acteurs.*
DE CHAMBRE, amant de Julie,	C.ens FRÉDÉRIC.
DE BIEVRE,	BELFORD.
JULIE DE LATOUR,	C.nes AUGER.
LAROCHE, femme de chambre de Julie,	DELISLE.
DUBOIS, valet de M. de Bievre,	C.en LÉGER.
UN VALET.	

M. DE BIEVRE,

OU

L'ABUS DE L'ESPRIT,

CALEMBOURG.

Le Théâtre représente un appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, LAROCHE.

LAROCHE.

Mademoiselle, voici l'instant décisif; deux rivaux se disputent votre main, et c'est aujourd'hui qu'il faut choisir.

JULIE.

Je voudrais connaître les intentions de mon oncle.

LAROCHE.

Et moi, je voudrais bien connaître les vôtres.

JULIE.

M. de Chambre me paraît avoir d'excellentes qualités.

LAROCHE.

Oui; mais il est bien sérieux : un mari sérieux ! ah! prenez-y garde, mademoiselle.

Air : *Aimé de la belle Ninon.*

Moi, je crois (soit dit entre nous)
Que, pour le bonheur d'un ménage,
Il ne faut jamais que l'époux
Affecte le maintien d'un sage.
Souvent la femme d'un Caton,
Dans un siècle comme le nôtre,
Laisse à son mari sa raison,
Et perd la sienne avec un autre.

JULIE.

Tu as, je le vois, une grande idée de nos forces...... Mais, dis-moi, as-tu découvert quelque chose sur l'inconnu qui prétend à ma main?

LAROCHE.

Monsieur votre oncle ne dit que ce qu'il veut; je sais seulement qu'on attend un homme célèbre dans l'art des Calembourgs, et qu'on m'a donné l'ordre de préparer son appartement.

JULIE.

Je suis bien impatiente de savoir qui c'est.

LAROCHE.

Modérez, croyez-moi, votre empressement, mademoiselle.

Air d'*Arlequin Afficheur.*

De l'époux qu'on n'a jamais vu,
On se forme une douce image;
Et pour lui, le cœur prévenu
Du bonheur rêve le présage.
L'amant soumis qu'on attendait,
Se montre, ce n'est plus qu'un maître :
Pour l'aimer toujours, il faudrait
Ne jamais le connaître.

JULIE.

Trève de leçons, je n'aime point ta morale.

LAROCHE.

Je vous annonce M. de Chambre; la sienne vous plaira peut-être davantage.

SCÈNE II.

CHAMBRE, JULIE, M.lle LAROCHE.

CHAMBRE.

Enfin, je puis vous trouver seule un instant.

JULIE.

Quel intérêt si puissant pouvait vous le faire desirer?

CHAMBRE.

L'impatience de voir décider mon sort. Vous savez, belle Julie, que de vous dépend tout mon bonheur. J'aurais déja sollicité le consentement de votre oncle, si je pouvais me flatter d'obtenir le vôtre.

JULIE.

Romance *du Prisonnier*.

Les sentimens que l'on inspire,
Ne doit-on pas les deviner?

CHAMBRE.

Dans votre cœur je crains de lire
L'arrêt qui doit me condamner.

JULIE.

Par l'amitié la plus constante
Je vous ai payé de retour:
Quoi! votre ame n'est point contente?

CHAMBRE.

L'amitié n'est pas de l'amour.

MÊME AIR.

Pour prix de tant d'amour, Julie,
Vous m'offrez un froid sentiment!
Vous ne seriez que mon amie,
Et moi, je serais votre amant.

JULIE.

Je crois répondre à votre attente
Par une amitié sans détour.

CHAMBRE.

Laissez ce mot qui me tourmente :
L'amitié...

LAROCHE, *finement.*

Promet de l'amour;
L'amitié promet de l'amour.

CHAMBRE.

Ah ! combien je me croirais heureux, si cette promesse était partie de votre cœur !

JULIE, *avec sentiment.*

Je pouvais la démentir.

CHAMBRE.

Julie !... je vous connais trop généreuse pour me laisser un espoir que vous n'auriez pas dessein de couronner.

JULIE.

Suis-je maîtresse de mon sort? Vous savez qu'un oncle a sur moi toute la puissance d'un père, et vous n'ignorez pas qu'il a déja reçu les propositions d'un de vos rivaux.

CHAMBRE.

Air : *Souvent la nuit, quand je sommeille.*

Si les talens, si la naissance
De votre oncle fixaient le choix,
A mériter la préférence,
Peut-être aurais-je moins de droits;
Mais il vous aime, et son suffrage
Va combler mes vœux aujourd'hui,
Puisqu'il doit préférer celui
Qui sait vous chérir davantage.

JULIE.

J'en accepte l'augure. Mais j'oublie que la santé de mon oncle réclame ma présence. Je vous quitte.

CHAMBRE.

Souffrez que je vous accompagne auprès de lui, et qu'en partageant vos soins, je m'efforce à le disposer en ma faveur.

SCENE III.

M.lle LAROCHE, *seule.*

Voila bien les amans; un seul mot, et ils se croient sûrs du succès.

Air : *Cet arbre apporté de Provence.*

De l'aveu qu'ils viennent de faire,
Chacun d'eux semble satisfait;
Mais qui va si vîte en affaire,
N'arrive pas toujours au fait.
Les deux amans auront beau faire,
Sans le cher oncle rien n'est fait;
Et l'intérêt pourra défaire
Ce que l'amour croit avoir fait.

SCÈNE IV.

M.lle LAROCHE, DUBOIS.

LAROCHE.

Quelqu'un vient de ce côté.... Un valet en livrée.... Je ne reconnais point cet habit-là.... Eh ! c'est mons Dubois.

DUBOIS.

Quelle est la jolie bouche qui décline aussi bien mon nom ? Oh ! la charmante rencontre ! Quoi ! c'est toi, mon adorable ?

LAROCHE.

Dubois est un peu familier. Il me parlait plus poliment avant de porter cet habit.

DUBOIS.

Tu as raison, ma chère; mais alors je n'étais pas homme..... de condition.

LAROCHE.

Monsieur veut dire en condition. Sais-tu qu'il y a cinq ans que nous ne nous sommes rencontrés, Dubois ?

DUBOIS.

Oui, vraiment. Depuis notre dernière entrevue, il nous est tombé à chacun *un lustre* sur la tête : cela ne m'a pas empêché de faire bien des métiers.

LAROCHE.

Voyons : lesquels?

DUBOIS.

AIR *Du Petit Matelot.*

D'abord, commis à la barrière.

LAROCHE.

Pour parler toujours poliment ?

DUBOIS.

Ensuite garçon d'un libraire.

LAROCHE.

Afin de lire couramment ?

DUBOIS.

A Pezenas je fus dentiste ;

LAROCHE.

Aussi, dis-tu la vérité.

Est-ce tout ?

DUBOIS.

Oh ! que non....

Des courtiers je grossis la liste,

LAROCHE.

Pour faire un cours de probité ?

DUBOIS.

Et toi, ma belle, as-tu changé de condition?

LAROCHE.

Moi ! j'ai fait aussi quatre maisons.... D'abord,

MÊME AIR.

Chez une dévote discrète ;

DUBOIS.

Aussi, tu ne médis jamais ?

LAROCHE.

Puis j'entrai chez une coquette :

DUBOIS.

L'art n'est pour rien dans tes attraits?

LAROCHE.

Après, dans une hôtellerie;

DUBOIS.

Chacun te paya son écot?

Et tu fus en dernier?

LAROCHE.

Dans un bureau de loterie.

DUBOIS.

M'as-tu gardé quelque bon lot?

A propos, qu'est devenu Frontin, mon ci-devant rival?

LAROCHE.

Ah! celui qui voulait emporter aux îles une cargaison de vin de Champagne?

DUBOIS.

Sans doute pour que son vaisseau ne manquât pas de *mousse*.

LAROCHE.

Il ne m'a pas écrit.

DUBOIS.

Il n'a pas écrit! c'est qu'en arrivant au port, il aura *jeté l'ancre*.

LAROCHE.

Je vois que tu es aussi mauvais sujet qu'autrefois.

DUBOIS.

Je pouvais jadis avoir des défauts; mais maintenant je suis... je suis un homme de qualité.

LAROCHE.

Tu le suis... Et tu le nommes?

DUBOIS.

M. de Bievre, aimable courtisan, professeur de calembourgs, homme de lettres à la mode; c'est pour le devenir que je suis entré chez lui.

LAROCHE.

Devenir homme de lettres! toi, Dubois...?

DUBOIS.

Oui, je suis Dubois.... dont on les fait; d'ailleurs, cela n'est pas difficile à présent.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Ne voit-on pas aujourd'hui
Des emprunts de toute espèce?
On emprunte la richesse,
Même la femme d'autrui.
Combien de belles vantées,
N'ont que graces empruntées!
Combien de vertus citées
Des mœurs empruntent l'habit!
On emprunte sa coiffure,
Et maint auteur qui figure
N'a pu se mettre en crédit,
Qu'en empruntant son esprit.

Près de mon maître, il ne faut que de la mémoire.

LAROCHE.

Est-il connu dans cette maison?

DUBOIS.

Depuis un siècle! Sans un maudit voyage que nous obligea de faire une vieille Comtesse....

LAROCHE.

Une?...

DUBOIS.

Une vieille contestation sur des biens de famille, mon maître aurait tenu fidelle compagnie au cher oncle, qui, dit-on, se porte assez mal. Comment va-t-il?

LAROCHE.

Le pauvre homme, perclus de la goutte, ne peut sortir de sa chambre.

DUBOIS.

Air *De la Croisée.*

Ah! je le plains, en vérité,
Sa souffrance doit être extrême.
Le mal dont il est tourmenté
A pourtant un côté que j'aime.
Si j'en crains l'effet douloureux,
Son nom n'a rien qui me dégoûte;
Quoique j'aime peu les gouteux,
Parfois j'aime la goute.

Et je compte bien boire à la noce de mon maître.

LAROCHE.

Et quelle est sa future ?

DUBOIS.

Ta maîtresse. Son oncle y consent, c'est un mariage arrangé.

LAROCHE.

Mais qui n'est pas fait.

DUBOIS.

Aurions-nous un rival ?

LAROCHE.

Cela se pourrait.

DUBOIS.

Il n'est pas à craindre.

LAROCHE.

Peut-être.

DUBOIS.

AIR : *La comédie est un miroir.*

Ah ! si ta maîtresse a du goût,
Elle doit préférer mon maître :
Grace, esprit, talens, il a tout,
Et plaît dès qu'on le voit paraître.
Dans l'art de vaincre un jeune cœur,
Ne crois pas qu'il faille l'instruire :
Celui qui fit le Séducteur,
A tout ce qu'il faut pour séduire.

LAROCHE.

Entre nous, mon cher Dubois, ton maître fera bien de renoncer à ses prétentions ; son rival est aimé.

DUBOIS.

Tu le protèges, je gage ?

LAROCHE.

Un peu.

DUBOIS.

C'est trop. Son nom ?

LAROCHE.

Monsieur de Chambre.

DUBOIS.

Monsieur de Chambre, dis-tu ? mais tu n'y penses pas. Nous devons tous deux être contre lui.

LAROCHE.

Pourquoi cela?

DUBOIS.

Ne sommes-nous point par état voués à *l'antichambre?*

LAROCHE.

Je vois bien que toutes les bêtes ne sont pas à Montmartre.

DUBOIS.

Très-heureusement, car cela ferait *un sot mont.*

LAROCHE.

Mon pauvre Dubois, qui te montre ce jargon?

DUBOIS.

Voici mon maître.

SCÈNE V.

M. DE BIEVRE, DUBOIS, M.lle LAROCHE.

BIEVRE.

Mademoiselle de Latour n'est point ici?

LAROCHE.

Pardonnez-moi, monsieur.

BIEVRE.

Air nouveau.

Brûlant d'impatience
De lui faire ma cour,
Sans m'arrêter un jour,
J'arrive en *diligence.*

DUBOIS.

Oui, et bien suspendue encore; la voiture allait si vîte, que les cailloux battaient la caisse. Aussi avons-nous failli verser.

BIEVRE.

Eh bien, le grand malheur! on nous aurait relevés avec un *cric.* Mais... ne perdons point de temps; va vîte, mon enfant, avertis ta maîtresse que je demande la permission de la voir, et dis-lui que si elle veut bien se rendre ici de *bonne heure....*

DUBOIS.

Elle fera le nôtre.

BIEVRE.

Le coquin me l'a volé !

LAROCHE.

J'obéis.

SCÈNE VI.

M. DE BIEVRE, DUBOIS.

BIEVRE.

A présent, mons Dubois, il faut faire marcher de front l'Amour et Thémis ; et cela doit être, parce qu'ils n'y voient pas mieux l'un que l'autre. Il faut aujourd'hui gagner ma maîtresse et mon procès. Pour cela, tandis que je vais intéresser en ma faveur l'oncle et la nièce, tu iras faire ma cour à certain homme de loi, dont les bonnes graces me sont aussi très-chères.

DUBOIS.

Oh ! oui, très-*chères ;* mais cela ne doit pas vous étonner.

Air : *O ma tendre musette !*

Vautours et gens d'affaires,
Corbeaux et procureurs,
Eperviers et notaires,
Et buses et rimeurs,
Par-tout c'est la coutume,
Il faut s'en consoler :
Tout ce qui porte plume
Est sujet à voler.

BIEVRE.

Prends mon cheval... le coureur, celui auquel on a mis hier *les fers* aux pieds, et qui n'en va que plus vîte.

DUBOIS, *à part.*

Il est bon celui-là. (*Haut.*) Mais, monsieur, j'aime mieux prendre le mien ; le vôtre est si rétif, il fait des pointes.

BIEVRE.

Mon cheval fait des pointes? Le charmant animal! Eh bien! prends mon petit cheval de selle.

DUBOIS.

Un cheval de *sel*, vous n'y pensez pas, monsieur; s'il venait à pleuvoir, je jouerais au cheval *fondu*.

BIEVRE.

Comment! point d'éperons! toujours étourdi, toujours négligent!

DUBOIS.

Et vous, toujours grondeur!

BIEVRE.

Cette fois-ci, je conviens que c'est *à propos de bottes*.... (*Gravement.*) Mais laissons cela; prends cette lettre, et qu'elle soit remise avant deux heures.

DUBOIS, *réfléchissant.*

Avant deux heures? remise!.... que cette lettre soit remise!

BIEVRE.

Eh bien! qu'attends-tu?

DUBOIS.

Un petit moment, monsieur; une lettre.... remise.... Ma foi, monsieur, je n'entends pas celui-là. Je me rends. Cependant je devine assez facilement comme monsieur peut voir.

BIEVRE.

L'imbécille! il lui faut toujours de l'esprit. *Tiens-t-en à la lettre*, maraud! (*Il lui donne la lettre.*)

DUBOIS.

Ah! pour le coup j'y suis, je vais la porter.

BIEVRE.

Et moi, je vais chez M. de Latour.

DUBOIS.

Monsieur n'a pas d'autres commissions à me donner?

BIEVRE.

Non..... Ah! tu passeras chez mon banquier pour toucher

cette lettre de change, et tu iras aux Français pour savoir si l'on donnera demain ma pièce.

DUBOIS.

Je serai ici dans une heure.

SCÈNE VII.

DUBOIS, Mlle. LAROCHE.

LAROCHE.

Tu sors, Dubois; où vas-tu donc?

DUBOIS, *déclamant.*

Sur mes sens enflammés l'amour a tant d'empire.
Je vais... je viens... je pars... et ne sais que vous dire....

LAROCHE.

Je ne t'entends pas.

DUBOIS.

Je te plains.

LAROCHE.

Mais, monsieur Dubois, je vous trouve bien merveilleux. Savez-vous bien que vous visez à l'impertinence?

DUBOIS.

J'espère bien l'avoir attrapée.

LAROCHE.

Croyez-vous qu'elle vous réussisse?

DUBOIS.

Sans doute!

Air : *Honoré du plus brillant poste.*

A la cour comme à la ville,
Pour être du meilleur ton,
Il faut toujours de son style
Bannir la sotte raison.

(*Laroche veut s'en aller.*)

Quoi! vous faites la cruelle!

LAROCHE.

Je suis lasse du jargon.

DUBOIS.

Diable, M.lle Laroche !

Je croyois ton cœur, ma belle,
Un peu moins dur que ton nom.

LAROCHE.

Encore une équivoque ?

DUBOIS.

Pour te l'expliquer,

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Ma chère, il faut que je t'embrasse.

LAROCHE.

Cessez vos gestes libertins :
Les jeux de mots, on vous les passe;
Mais trêve pour les jeux de mains.

DUBOIS.

Inhumaine ! barbare !

LAROCHE.

Laisse-moi, ma maîtresse vient.

DUBOIS.

Et moi, je me sauve.

SCÈNE VIII.

JULIE, M.lle LAROCHE.

JULIE.

Quel est ce valet?

LAROCHE.

C'est celui de M. de Bievre, que vous connaissez sans doute à présent pour le rival de M. de Chambre.

JULIE.

Oui, mon oncle vient de m'ordonner de lui accorder un moment d'entretien. Tu connais donc ce valet ?

LAROCHE.

Oui, mademoiselle.

JULIE.

Tu semblais lui parler familièrement.

LAROCHE.

Je l'ai vu autrefois à Paris; mais il est devenu si fou, que je ne le reconnais plus : son maître et lui ne parlent qu'en pointes ou en calembourgs.

JULIE.

Quelle manie.!

LAROCHE.

AIR : *Il n'est pas de généreux.* (*Claudine.*)

Monsieur Dubois a de l'esprit,
Mais son esprit tient du délire;
On goûterait fort ce qu'il dit,
Si l'on savait ce qu'il veut dire.
De son maître, singe et rival,
Il l'imite, il le parodie,
Et c'est un grand original,
Quoiqu'il ne soit qu'une copie.

JULIE.

Que ce travers me déplaît!

LAROCHE.

Y pensez-vous, mademoiselle ? il doit vous servir.

JULIE.

A quoi?

LAROCHE.

A éconduire monsieur de Bievre.

JULIE.

Explique-toi.

LAROCHE.

C'est tout simple. Vous exigez de lui le sacrifice de son goût dominant, il vous le doit, il vous le promettra; mais l'habitude sera plus forte, et manquant à sa parole, il vous laissera maîtresse de la vôtre.

JULIE.

L'idée est heureuse et j'en profiterai.

LAROCHE.

Vous n'attendrez pas long-temps pour le mettre à l'épreuve : le voici lui-même.

SCÈNE XI.

BIEVRE, JULIE.

BIEVRE.

Mademoiselle, je sors de chez monsieur votre oncle, je dois à son amitié la permission de vous présenter mon hommage.

JULIE.

Je suis flattée, monsieur.

BIEVRE.

Air : *Lorsque vous verrez un amant.*

Pour rendre hommage à vos appas,
Attiré par la renommée,
Je cherche l'amour sur vos pas,
Et laisse ma gloire *à l'armée.*
Le camp, sans détours je le dis,
Bien moins que ce séjour me tente :
Quand de la nièce on est épris,
Sans regret on quitte la *tente.*

JULIE.

Votre nom, monsieur, votre réputation préviennent en votre faveur ; mais avant de répondre à des intentions qui ne peuvent que m'honorer, vous conviendrez que la connaissance du caractère....

BIEVRE.

Vous avez raison, mademoiselle, *sans caractère on ne peut faire impression.* Mais il suffit de vous voir, pour vous rendre le tribut qui vous est dû.

Air nouveau.

L'amour qui rit de mes tourmens,
Redoublant les maux que j'endure,
Pour rendre *ses traits* plus piquans,
A pris ceux de votre figure.
J'admire tant d'appas *divers*,
Qui du printems m'offrent l'image ;
Ces pieds où je vois l'*univers* (1),
Ces beaux yeux, ce joli *corsage.*

(1) Julie a des souliers verts.

JULIE, *à part.*

Changeons de conversation. (*Haut.*) L'attachement que vous avez pour mon oncle, monsieur, vous retiendra sans doute quelques jours ici.

BIEVRE.

M. de Latour m'a permis d'y attendre le résultat de vos réflexions.

JULIE.

Mon oncle, monsieur, doit en être le premier instruit.

BIEVRE.

AIR : *Vaudeville de Claudine.*

Pour époux, sans vous contraindre,
Si vous m'avez accepté,
Ah ! sans avoir rien à craindre,
Je vais être *époux vanté.*

(*Il veut lui prendre la main.*)

JULIE.

Monsieur !....

BIEVRE.

Auprès de vous rien n'appaise
Les doux transports que je sens;
Mais aussi, quoique française,
Vous avez des yeux *perçans.*

JULIE.

On ne m'a point trompée, monsieur, en me parlant de votre esprit ; mais permettez à ma franchise un aveu que le vôtre rend nécessaire. Je déteste les calembourgs, c'est un tort sans doute à vos yeux ; mais si vous mettez quelque prix à mon opinion, vous me ferez le sacrifice d'un goût trop frivole pour que vous y attachiez de l'importance.

BIEVRE.

Mademoiselle.

JULIE.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Je hais ce jargon pointilleux,
Par qui le faux esprit circule,
Art où le plus ingénieux
Est toujours le plus ridicule :
Pour plaire, un amant, un auteur,
Doit-il se donner la torture ?
Amans, consultez votre cœur ;
Auteurs, consultez la nature.

BIEVRE, *après un peu de réflexion.*

Vous êtes bien sévère, mademoiselle; mais s'il faut, pour vous plaire, renoncer à un genre d'amusement que je croyais innocent, je prends ici l'engagement solemnel de ne jamais faire de calembourgs.

JULIE.

(*A part.*) O ciel ! (*Haut.*) Vous me le promettez !

BIEVRE.

Air : *J'ai vu par-tout mes voyages.*

Oui, je vous jure, et pour la vie,
De renoncer au calembourg;
Je sens que la plaisanterie
Blesse le véritable amour.
Quand le cœur est de la *partie*,
Pour plaire on a tout ce qu'il faut;
Et l'on ne peut gagner Julie
En jouant avec un *défaut.*

JULIE.

(*A part.*) Je respire. (*Haut.*) Un *dez faux !*

BIEVRE.

Ah ! dieu ! je suis perdu.... L'habitude m'a emporté : mais croyez, belle Julie.

JULIE, *d'un air piqué.*

L'habitude, monsieur, est une seconde nature; je sens que j'avais trop exigé : ne soyez pas étonné que je ne joigne point mon consentement au choix de mon oncle.

Air : *Vaudeville de Racan.*

J'applaudirais de bien bon cœur
Aux traits dont votre esprit nous frappe;
Mais, je vous l'ai dit, par malheur,
Des énigmes le mot m'échappe :
Je ne comprends pas vos discours.
A ma main cessez de prétendre :
Pour s'épouser, il faut toujours
Commencer par s'entendre.

SCÈNE X.

BIEVRE.

Je ne pourrai jamais la faire revenir sur mon compte. Je ne puis pourtant pas l'abandonner à mon rival ; je ne dois pas souffrir qu'elle devienne *femme de Chambre*... Au reste, que sais-je? peut-être m'en trouverai-je mieux. Vraiment, je ne suis pas assez raisonnable pour me marier.

RONDEAU du Prisonnier.

Oui, dès l'instant qu'on se marie,
Il faut vivre comme un Caton,
Et l'heureux tems de la folie
Fait place au tems de la raison.
Oui, le mariage
Veut un esprit sage;
Le soin du ménage
S'oppose au bonheur;
Et puis votre belle
Devient infidelle :
Vous brûlez pour elle ;
Un autre a son cœur.

De l'hymen la chaîne
Après elle entraîne
Les tourmens, la gêne,
Trop souvent l'ennui.
Hélas ! tout l'atteste,
Par un sort funeste,
Le dégoût nous reste
Quand l'amour a fui.
Oui, dès, etc.

Ah ! j'apperçois M. de Chambre.

SCÈNE XI.

CHAMBRE, BIEVRE.

CHAMBRE.

On vient de me prévenir, monsieur, que vous étiez dans cet appartement, et j'ai pensé que vous voudriez bien y recevoir ma visite sans cérémonie.

BIEVRE.

Je suis flatté que M. *de Chambre* ne me fasse pas une visite de *cour*.

CHAMBRE.

Je prie M. de Bievre de me prêter l'oreille.

BIEVRE.

Monsieur, je ne me la fais jamais tirer.

CHAMBRE.

Trève de plaisanterie, s'il vous plaît; les pointes, à la longue...

BIEVRE.

Je vois que monsieur préfère les *courtes pointes*.

CHAMBRE.

Votre intention, sans doute, est de *m'aigrir ?*

BIEVRE.

Point du tout, monsieur, je ne me trouve pas trop gras comme cela.

CHAMBRE.

Je croyais mériter plus d'égards.

BIEVRE.

Monsieur, en doutez-vous ?

CHAMBRE.

Vous êtes homme d'honneur, je compte sur votre franchise; quelles sont ici vos vues?

BIEVRE.

Les plus élevées. Je n'aime pas *les vues basses*.

CHAMBRE.

De grâce, parlons sérieusement, ou je croirai que vous m'insultez. Voulez-vous vous asseoir ?... M.lle Latour ?

BIEVRE, *s'asseyant*.

Au nom de Latour, je sens que c'est le cas d'un siège...

CHAMBRE, *vivement.*

Monsieur, vous voulez me pousser à bout.

AIR : *Du pas redoublé.*

Allons, quittez ce ton railleur
Et ce froid persiflage :
Sachez que je ne puis, monsieur,
Le souffrir davantage.
(*Bievre rit.*)
C'en est trop, l'épée à la main,
Et sans plus de remises...

BIEVRE, *feignant de se mettre en garde, et prenant sa tabatière.*

Acceptez, monsieur, puisqu'enfin
Nous en sommes *aux prises.*

CHAMBRE.

Il me semble, monsieur, que vous ne savez faire que du bruit.

BIEVRE.

Vous me dites cela, parce que je viens de tirer une *boîte.*

CHAMBRE.

AIR : *Que ne suis-je la fougère!*

Du bel esprit, avec charmes,
Lancez les traits contre moi;
Mais il vous faut d'autres armes
Pour me faire ici la loi.
Voici l'instant de connaître
Si, lorsqu'il s'agit d'honneur,
Les gens d'esprit savent être
Quelquefois des gens de cœur.
(*Se mettant en garde.*)

Vous défendez-vous, monsieur?

BIEVRE.

Vous le prenez au sérieux. Eh bien! malgré cela, nous allons faire des *parades* : mais, je vous en préviens :

AIR : *Des fraises.*

Au poing ferme, au coup-d'œil sûr,
Chez moi l'adresse est jointe :
(*Il le fait reculer.*)
Je vous mets au pied du mur;
Car je suis vraiment fort sur
La pointe. (*ter.*)

SCÈNE XII.

Les précédens, JULIE *les séparant.*

JULIE.

Air : *Tout est charmant chez Aspasie.*

Ah ! grands dieux, quel transport barbare !
Qu'alliez vous faire ? je frémis !
Vîte au secours, qu'on les sépare !

BIEVRE.

Nous séparer.

Mais vous nous croyez donc unis ?

JULIE.

(*A M. de Bièvre.*) Ah ! monsieur, chez mon oncle ! (*A M. de Chambre.*) Venez, monsieur, suivez-moi, je l'exige.

CHAMBRE, *à l'oreille de Bievre.*

Au revoir, monsieur.

BIEVRE.

Je vous entends, monsieur.

SCÈNE XIII.

BIEVRE, *seul.*

Je ne puis m'empêcher de rire, quand je songe à la fureur de M. de Chambre ; il n'aime pas les pointes ; je ne conçois pas cela.

Air : *Sur l'échantillon je comprends.*

A ce langage ingénieux
Les hommes devraient rendre hommage.
En songeant qu'autrefois les dieux
Des doubles sens faisaient usage.
A Delphe, Apollon consulté
En calembourgs faisait miracle ;
Peut-on mieux faire, en vérité,
Que de parler comme un oracle ?

SCÈNE XIV.

M. DE BIEVRE, DUBOIS.

(DUBOIS *se frotte les yeux.*)

BIEVRE.

TE voilà, Dubois ? Eh bien ! qu'as-tu donc qui te chagrine ?

DUBOIS.

Hélas ! monsieur, en traversant Paris, une paille m'est entrée dans l'œil : *j'ai répandu la larme* dans tout le quartier.

BIEVRE.

Ce ne sera rien. As-tu reçu ma lettre de change ?

DUBOIS.

Non, monsieur, la voilà. Elle est impayable.

BIEVRE.

Pourquoi donc ?

DUBOIS.

AIR : *J'ai perdu mon âne.*

Ah ! quelle bévue ! (*bis.*)
Monsieur, votre payeur est
Aveugle, et votre billet
Est payable *à vue.* (*bis.*)

BIEVRE.

Oh ! je lui ferai bien voir qu'il me faut de l'argent.

DUBOIS.

Certainement, quand ce ne serait que pour prêter à M. de Saint-Far, qui est venu vous demander cent louis.

BIEVRE.

Non, en vérité, je ne veux plus être utile qu'au Mont-de-Piété : au moins celui-là est-il rempli de *reconnaissances.*

DUBOIS.

Votre pièce, monsieur, ne sera pas jouée : Molé est si enrhumé qu'on ne l'entend pas.

BIEVRE.

Tant mieux, il faut jouer le Séducteur *en roué*... Au moins, mon procès est-il jugé ?

DUBOIS.

Oui, monsieur; il est même gagné.

BIEVRE.

J'ai gagné mon procès !

DUBOIS.

Non, monsieur, il est gagné par votre partie adverse; mais ce qui doit vous consoler, c'est que vous l'avez perdu par votre faute.

BIEVRE.

Comment ?

DUBOIS.

Votre avocat ne vous a point défendu; il m'a rendu la lettre que vous lui aviez envoyée, à laquelle il n'a rien compris.

BIEVRE.

Elle est pourtant bien claire; il s'agit d'un *pré;* il fait partie d'un héritage qui m'est échu; mes titres sont en règle, il ne faut que les présenter : voici ce que dit ma lettre; écoute.

(*Il lit.*)

MONSIEUR,

« Je vous envoie les pièces; tenez-vous-en au texte, et nous » aurons le pré; car mon procès n'est qu'un *pré-texte*. Quoique » l'objet en litige ne soit pas éloigné, je le crois *pré-caire;*

DUBOIS, *à part.*

C'est en Egypte.

BIEVRE.

» cependant, si vous le voulez, vous emporterez le pré par » votre talent *pré-dominant,* et je suis caution de votre succès, » si vous prenez toutes vos *pré-cautions*. »

Je suis, etc. *D. B.*

Dans le fait, ce n'est pas là précisément le style du Palais. Mais quoi ! la sottise est faite, et l'on ne peut pas revenir sur le *pré*-jugé.

DUBOIS.

Il est incurable !

BIEVRE.

Comment ! incurable ?

DUBOIS.

Certainement, monsieur. Vous avez fait aujourd'hui cinquante calembourgs au moins ; il n'y en a pas trente *neufs*.

BIEVRE.

Qu'y a-t-il de nouveau à Paris?

DUBOIS.

Il y a bien des choses, monsieur. D'abord, j'ai traversé les Tuileries, et j'ai trouvé tous les arbres *en allées*.

BIEVRE.

Après?

DUBOIS.

J'ai passé chez votre libraire. Oh ! monsieur, c'est un bien brave homme que votre libraire !

BIEVRE.

Je te l'ai toujours dit.

DUBOIS.

Il m'a donné *trois livres* pour quarante-cinq sols.

BIEVRE.

Peste !

DUBOIS, *saluant avec mignardise.*

Enfin, monsieur, ce qui sans doute vous sera fort agréable... ma femme est sur le point d'accoucher.

BIEVRE.

Tu as raison, cela me fait grand plaisir, et je t'en félicite. Tu vas avoir *un nouveau-né.*

DUBOIS.

Enfin tout est nouveau, monsieur, tout.

AIR : *Du Jockei.*

Nouveaux plaisirs, nouvelles fêtes,
Nouveaux maintiens, nouveaux habits,
Nouveaux bals, nouvelles conquêtes,
Nouveaux tourmens pour les maris ;
Nouveaux romans dans les affiches,
Faits par de nouveaux gens d'esprit,
Et tout exprès de nouveaux riches,
Pour lire les nouveaux écrits.

Mais vous n'écoutez pas mes nouvelles, monsieur.

BIEVRE.

Je réfléchissais. J'admire ma journée! de pointes en pointes : j'ai perdu ma maîtresse, mon procès, et j'ai manqué de gagner un coup d'épée.

DUBOIS.

Voilà de l'esprit bien employé !.. Comment ! M. de Chambre...

BIEVRE.

Il faut que je te conte cela. Tu étais à peine parti...

SCÈNE XV.

M. DE BIEVRE, DUBOIS, UN VALET.

BIEVRE.

Qui vient nous interrompre ? Oh ! je te vois venir, messager de malheurs ; c'est un congé que tu m'apportes.

LE VALET.

Monsieur, c'est de la part...

BIEVRE.

Oh ! c'est de la part de l'oncle, de la nièce... Ce poulet-là contient des politesses, et les adieux de toute la famille.

LE VALET.

Monsieur...

BIEVRE.

On s'imagine que je vais me désespérer ; mais si j'ai perdu d'un côté, j'ai gagné de l'autre.

AIR.

J'ai perdu ce procès, l'objet de tant de soins ;
Mon rival épouse Julie.
Quelques dettes de plus, une femme de moins,
Tout est balancé dans la vie.

DUBOIS.

Belle consolation !

BIEVRE.

Enfin, lisons... « M. de Latour vient de m'accorder son » aimable nièce : soyons donc amis, puisque nous ne sommes » plus rivaux. J'espère que vous voudrez bien m'en donner

» une preuve, en accédant à la première demande que je » prends la liberté de vous faire au nom de mon oncle et de » mon épouse. » (*A part.*) M. de Chambre est très-honnête.

Air : *Des fraises.*

Je veux vous voir au plus tôt;
A demain, deux novembre,
Venez dîner, sans écot,
A la fortune du pot....

(*Suit la signature.*)

DUBOIS, *riant aux éclats.*

Quelle fortune !

BIEVRE.

Qu'as-tu à rire ?

DUBOIS.

Comment, monsieur, vous n'appréciez pas tout votre bonheur?

BIEVRE *relit.*

Ah ! battu ! morbleu ! battu avec mes propres armes ! Un mal-adroit !

DUBOIS.

Pas si bête pourtant.

BIEVRE.

Qui n'a jamais fait un calembourg.

DUBOIS.

C'est bien commencer.

BIEVRE.

Il me passe au travers du corps la première *pointe*, peut-être, qu'il ait faite de sa vie : après un coup comme celui-là, il ne m'est plus permis de dire rien de plaisant.

Air : *Vaudeville de la Revue.*

Si le mauvais ton du faubourg
Egale celui de la ville,
Et si dans l'art du calembourg
Un ignorant se montre habile;
Je vois que pour être en crédit,
Pour être toujours sûr de plaire,
Il faut avoir beaucoup d'esprit,
Mais qu'il faut se garder d'en faire.

DUBOIS.

C'est ce que beaucoup de gens disent : mais, croyez-moi, monsieur, c'est par jalousie. Avec un jeu comme le vôtre, et un valet de *cœur* comme moi, vous gagnerez toujours la partie.

BIEVRE.

Que vois-je ! Julie avec M. de Chambre.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, M. DE CHAMBRE, JULIE, M.lle LAROCHE.

BIEVRE.

Ah ! monsieur, ce n'est point assez pour vous de l'emporter sur moi : voulez-vous encore ajouter à mes regrets, en m'offrant le spectacle de votre bonheur ?

JULIE.

J'aime à croire, monsieur, qu'un amour aussi subit n'a pas fait encore de grands progrès : les sujets de consolation dont vous êtes environné, vos talens, une fortune considérable......

BIEVRE.

Ah ! madame, ma fortune d'aujourd'hui ne sera certainement pas une bonne fortune.

LAROCHE.

Je crois que vous pouvez vous rassurer sur les jours de M. de Bievre; il fait de l'esprit, il n'en mourra pas.

BIEVRE.

Voilà ce qui vous trompe, mademoiselle Laroche, j'en mourrai, mais il me faudra du temps. (*Après avoir salué.*)

AIR : *D'un bouquet de romarin.*

Puis-je vous offrir Dubois,
Pour servir madame ?

CHAMBRE.

Gardez-le, son nom, je crois,
Peut faire épigramme.

BIEVRE.

Puisqu'il n'a point votre voix,
Il faut partir, je le vois,
En gardant toujours *du bois*,
Pour nourrir ma flamme.

CHAMBRE.

Nous nous flattons que vous resterez, monsieur; vous êtes attendu chez M. de Latour.

Air : *Fidèle époux, franc militaire.*

Oui, prolongez votre voyage,
Ici de vous on a besoin;
Aujourd'hui, pour mon mariage,
Veuillez me servir de témoin.

BIEVRE.

Je ne saurais.

CHAMBRE.

Ah ! pour Julie
Vous devez être complaisant;
Puisqu'en ce jour on la marie,
Il lui faut au moins.... *un présent.*

BIEVRE.

(*A part.*) Pas mauvais ! Si je pouvais riposter. (*Haut.*) Je suis désolé de vous refuser; mais....

CHAMBRE.

Je le demande comme un ami, et madame *comme une Grâce.*

BIEVRE.

(*A part.*) Encore ! et rien ne me vient.... (*Haut.*) A ce titre, je dois céder.

JULIE, *à Bievre.*

Nous ne vous retiendrons que le temps nécessaire pour signer le contrat.

BIEVRE.

Je suis donc à vos ordres.

JULIE.

Cela ne sera pas long. Vous savez que les Notaires font beaucoup de choses.... *dans une minute.*

BIEVRE.

(*A part.*) Julie aussi ! (*Haut.*) Ah ! je vois que vous voulez me combattre avec mes propres armes.

DUBOIS.

Une minute.... Je n'aurais pas deviné celui-là.

LAROCHE.

C'est que tu n'as pas l'esprit *devin.*

BIEVRE.

Nous sommes perdus, tout le monde s'en mêle.

CHAMBRE.

(*A Bievre.*) A votre école on profite. (*A Julie.*) Allons, ma chère Julie, retournons près de votre oncle, et méritons, par nos soins, les bontés dont il nous comble aujourd hui.

VAUDEVILLE.

AIR *de la Monaco.*

CHAMBRE.

JADIS Molière
Par qui l'on rit,
En grand traçait un caractère :
Chez nous, pour plaire,
Tout est petit,
Excepté l'abus de l'esprit.

De nos aïeux le vieux langage
Etait moins brillant que sensé :
Nous parlons mieux et davantage,
Et toujours sans avoir pensé.

TOUS.

Jadis Molière, etc.

BIEVRE.

Je blâme nos Auteurs frivoles;
Leurs discours, moins profonds que creux,
N'ont pas de sens, et mes paroles
Pour l'esprit en ont toujours deux.

TOUS.

Jadis Molière, etc.

JULIE.

Rien ne s'achève, tout s'esquisse,
On veut tout faire, on manque tout:
Le feu brillant de l'artifice
Eclipse le flambeau du goût.

TOUS.

Jadis Molière, etc.

DUBOIS.

Combien de pièces très-connues
Ont la vogue en ce pays-ci :
Les scènes y tombent des nues,
Le dénouement en tombe aussi.

TOUS.

Jadis Molière, etc.

LAROCHE.

Le jargon est commun en France :
Sans vouloir le mettre en crédit,
Pour une fois sans conséquence,
Approuvez l'abus de l'esprit.

Le grand Molière,
Par qui l'on rit,
Nous apprendra l'art de vous plaire.
Réduits à faire
Tout en petit,
Nous fuirons l'abus de l'esprit.

FIN.

VARIANTES.

Comme les pointes s'émoussent par l'usage, les Artistes qui ont monté cette pièce, ont senti qu'il fallait de temps en temps rajeunir les scènes par des calembourgs nouveaux; ils les ont placés à-peu-près comme dans ces variantes.

SCENE VI.

BIEVRE.

Mon cheval fait des pointes? le charmant animal!

DUBOIS.

Je suis toujours deux heures à le *seller*.

BIEVRE.

Le mal-adroit! tu as pourtant demeuré deux ans chez le Garde-des-sceaux.

SCENE IX.

JULIE.

L'attachement que vous avez pour mon oncle, monsieur, vous retiendra, sans doute, quelques jours ici.

BIEVRE.

Air: *Du Vaudeville de l'Isle des Femmes.*

J'aime votre oncle assurément,
Mais vous l'emportez sur mon ame.
Ah! croyez-moi, le sentiment
Dans vos yeux épure sa flamme.
Près de vous mon cœur *trop heureux*,
Craint de perdre l'objet qu'il aime;
Par *congé* j'arrive en ces lieux,
Je n'en veux pas sortir de même.

SCENE XI.

BIEVRE.

Je suis flatté que M. *de Chambre* ne me fasse pas une visite *de Cour*.

CHAMBRE.

Non, monsieur, le plus important *dessein*.

BIEVRE.

Comment! monsieur, je révère beaucoup *les saints*, sur-

tout *Cincinnatus*, pour sa bravoure, et *sain-doux*, pour la bonté de son caractère.

. . . .
. . . .
. . . .

SCENE XIV.

. . . . . . J'ai répandu *la larme* dans tout le quartier.

BIEVRE.

Pauvre garcon !

DUBOIS.

Ensuite au détour d'une rue, j'ai rencontré un enterrement; mon cheval a eu peur, il a pris le *mors aux dents*.

BIEVRE.

Tu boîtes, je crois ?

DUBOIS.

C'est votre cordonnier qui m'a blessé en me portant *une botte*; mais, monsieur, ce n'est rien. Je ne suis pas si à plaindre que ce merveilleux M. de Grandval, il est au lit depuis un mois.

BIEVRE.

Quel *fat-alité*.

Calembourgs à placer.

DUBOIS.

J'ai traversé les Tuileries où j'ai trouvé tous les arbres *en allées*.

BIEVRE.

Cet hiver tu aurais sans doute trouvé les bassins *pris*.

DUBOIS.

Monsieur vous avez oublié votre dragone.

BIEVRE.

Tu me la rapporteras. Je ne puis point paraître devant Julie avec un fer *sans gland*.

Calembourgs à placer.

DUBOIS.

M.me de Merval, cette jolie personne de votre connaissance, était hier à l'opéra, à l'amphithéâtre.

BIEVRE.

C'est cependant une dame bien digne *d'éloges.*

DUBOIS.

M. de Gercourt est mort.

BIEVRE.

Fosse nouvelle.

DUBOIS.

On dit que M. de Latour veut faire avec vous sa partie de piquet.

BIEVRE.

Je ne joue jamais à ce jeu là; je crains trop un *coup de cent.*

BIEVRE, *en se mettant en garde.*

(*A Chambre.*) Si vous voulez que je me fasse jour, monsieur, prêtez-moi le *flanc beau.*

BIEVRE.

Voilà huit jours que le ciel n'a pas eu un seul nuage; si cela continue, nous aurons un temps *dété-stable.*

DUBOIS.

Monsieur de Bièvre ne se convertira jamais entièrement.

BIEVRE.

Tu as raison; un militaire ne fait — que *des quarts de conversion.*

BUBOIS, *après la lettre de Chambre.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! quelle fortune.

Calembourgs à placer.

BIEVRE.

Qu'as-tu donc tant à rire... finis?... on diroit que tu as *ri-botté.*

BIEVRE.

Je n'aime point le jeu, sur-tout la bouillotte; on ne voit là que des gens *qu'on vexe,* et des louis *qu'on cave.*

DUBOIS.

J'ai passé au couvent des Ursulines pour savoir des nouvelles de votre chère cousine.

BIEVRE.

Eh bien! comment va-t-elle?

DUBOIS.

Ah! monsieur, la pauvre religieuse est d'une maigreur! d'une maigreur! à faire trembler.

BIEVRE.

Cela n'est pas étonnant; elle est *grillée* jour et nuit.

VERCINGENTORIXE,

TRAGÉDIE,

Œuvre posthume du sieur de Bois-flotté, étudiant en droit-*fil*.

PERSONNAGES.

VERCINGENTORIXE, généralissime des Gaulois, élu roi des Avernes.

CATUAT,
CONUTODUN,
CRITOGNAT,
CONVICTOLITAN,
COTUS,
ÉPORÉDORIXE, } officiers-généraux de l'armée Gauloise.

SYLVIE, princesse aimée de Convictolitan.

Un SOLDAT.

GARDES.

La scène est dans Alexie.

VERCINGENTORIXE,

TRAGÉDIE.

Le Théâtre représente le palais de Vercingentorixe.

SCÈNE PREMIERE.

Vercingentorixe, environné de ses officiers, tient un conseil de guerre. Conetodun, Catuat, Convictolitan sont assis à sa droite; Eporédorixe, Cotus et Critognat sont assis à sa gauche.

VERCINGENTORIXE.

Dans ces lieux *à l'anglaise,* où ma voix vous amène,
Il faut de nos malheurs rompre le cours *la reine.*
Amis, vous dont l'esprit est plus mûr *mitoyen*,
Donnez-moi des conseils dignes d'un citoyen ;
Et sur-tout *de droguet*, dans nos vertus antiques,
Rétablissons le sort de mes sujets *lyriques.*
Non, tout n'est pas perdu, j'ai pour moi les Boyens,
Les Pictons, les Turons et les Prétocoriens ;
Et j'ai su que bientôt, aidés des Lémovices,
Les Xantons s'uniraient aux Médiomatrices.
Avec moins de secours et de bras *de fauteuil*,
Des Romains autrefois je creusai le cercueil.
Je sus *comme un cochon* résister à leurs armes,
Et je pus *comme un bouc* dissiper vos alarmes.
Pensez-vous que César les voyant approcher,
Ose continuer le siège *du cocher?*

Parlez, Conutodun ; vous, Eporédorixe,
Vous répondrez ensuite à Vercingentorixe.

CONUTODUN.

C'est à mon chef *Saint-Jean* que ma bouche de four
Ose dévoiler tout de point en point *du jour.*
Je sais bien *viager* que le secours approche,
Mais nos remparts détruits, nos forts, nos tours *de broche*,
Nous instruisent assez qu'après mille hasards,
L'ennemi de nos champs s'est rendu maître *ès-arts.*
D'où peut naître, seigneur, l'espoir qui vous console?
Nous mangeons des chevaux tous crus *sur leur parole*,
Des souris *gracieux* et des rats *de Saint-Maur*,
Secours vain de *Bourgogne* aux portes de la mort,
Avant que l'ennemi puisse monter en *graine*
Sur nos murs ébranlés qui subsistent à peine,
Sur nos forts *de la halle* et sur nos tours *de main*,
Il faut le prévenir par quelque effort *de rein.*
Usons du droit *canon* que le temps peut permettre ;
Confondons cette nuit leur adresse *de lettre*,
Et ne leur faisons point de quartier *de soulier*,
Périssons ou vengeons les gaules d'écuyer.

EPORÉDORIXE, *avec embarras.*

C'est mon avis, seigneur, et mon cœur *de laitue*...

VERCINGENTORIXE.

Vous, Catuat, parlez.

CATUAT.

Seigneur, ce point *de vue*
Mérite un examen plus clair *de procureur ;*
Le secours ne vient point et César est vainqueur;
Le meilleur parti... peut-être est de se rendre.

CRITOGNAT, *vivement.*

Vous, Catuat, ô ciel ! seigneur, daignez m'entendre :
Non, je ne puis souffrir ni ce plan *de maison*,
Ni le noble dessein *à la mine de plomb*,
D'attaquer les Romains dans leur poste *royale.*
Ce dernier me plairait ; mais dans le fond *de cale*,
Si nous y périssons, c'est en vain *frelaté*

Que nous voulons sauver de la captivité
Et nos enfans *trouvés*, et nos femmes *de chambre* ;
Et César parvenant à ses fins comme l'ambre,
A la patrie entière imposera des loix.
Or *moulu*, quel sera le perfide Gaulois,
Dont l'ame *de souflet* assez basse *de viole*
Recevra des Romains pour ses maîtres *d'école* ?
Attendons le secours, il n'est pas loin de nous :
César fait dans son camp doubler les gardes *fous*.
Loin de nous attaquer, il songe à se défendre ;
A de grands coups *de fouet* il a l'air de s'attendre.
Si la faim nous assiège et trompant nos efforts,
De nos corps *de logis* affaiblit les ressorts,
De nos pères *de bas* imitons la constance,
Dévorons les soldats qui dans leur défaillance,
Ne sont que pour la montre *à répétition*.
Par là *bémol*, seigneur, du destin d'Ilion
Nous sauverons ces murs ; et des préteurs *sur gage*
N'auront pas *de Calais* le flatteur avantage
D'asservir sous leurs loix un peuple généreux,
Et sur le sol *dièze* où régnoient vos aïeux.

CONVICTOLITAN.

Oui, nous sommes, seigneur, si bas *de Ségovie*,
Qu'un remède *d'eau chaude* utile à la patrie
Ne peut trop s'acheter.

VERCINGENTORIXE.

Eh bien ?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, SYLVIE.

SYLVIE, *entrant précipitamment.*

Ciel ! *de mon lit*,
Prenez garde *malade*, ô prince ! on vous trahit :
C'est Eporédorixe.

EPOREDORIXE.

Ah ! seigneur !

SYLVIE, *avec véhémence.*

Oui, barbare,
Tu croyais m'abuser par ton air *de guittare ;*
Mais plus que toi, Sylvie est adroite *en entrant.*

VERCINGENTORIXE.

Qu'à nos corps épuisés il serve d'aliment :
Soldats, obéissez à mon ordre *ionique :*
Qu'on apporte en ces lieux ma table *alphabétique.*

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN SOLDAT.

LE SOLDAT, *à Vercingentorixe.*

SEIGNEUR, je voudrais bien vous celer *et brider*
Que....

VERCINGENTORIXE *lui parle à l'oreille, ensuite il dit :*

Cours *de botanique,* et fais tout décider.
(*à Sylvie.*)
Madame, pardonnez, je souffre *d'alumette,*
En m'éloignant de vous, mais l'état *de mes dettes*
Dans sa chûte *de reins* se repose sur moi ;
Il est bien temps *d'arrêt* de lui montrer son roi.

(*Il sort suivi de ses officiers et* Convictolitan *reste le dernier.*

SCÈNE IV.

SYLVIE, CONVICTOLITAN.

SYLVIE, *rappelant* Convictolitan *prêt à sortir avec les autres.*

CHER Convictolitan !

CONVICTOLITAN, *se retournant.*

O ma chère Sylvie !
Je vole *dans la poche* au secours d'Alexie.

SYLVIE.

Qu'avez-vous *au plus fort ?* Assuré d'être aimé,
Vos yeux, ces yeux si beaux, sont éteints *rétamé ;*
Vous n'avez plus cet air serein *de Canarie.*
Quoi ! vous me préférez votre ingrate patrie ?
Ne peut-on vivre heureux sans elle *de dindon ?*

CONVICTOLITAN.

Ah ! cessez d'arrêter mes pas *de rigaudon ;*
Je vois trop *de cheval* ce qui cause vos peines ;
Mais ce sang *de maron* qui circule en mes veines,
Doit couler pour la ville où je suis né *morveux.*

SYLVIE.

Va, nous savons *de Naple* où tu portes tes vœux ;
Pars *de gâteau*, cruel ! laisse-moi.

CONVICTOLITAN.

Non, Sylvie ;
Votre cœur *d'opéra* fait toute mon envie :
Je méritais plutôt d'être plaint *comme un œuf :*
Pourquoi ce ton salé ? prenez un air *de bœuf,*
Qui ne redouble point mes maux *à double entente.*

SYLVIE.

Pardonne au feu *grégeois* dont brûle ton amante :
Hélas ! je sens *mauvais* ce que tu fais pour moi.

CONVICTOLITAN.

Voulois-tu m'éprouver ?

SYLVIE.

Non *propre.*

CONVICTOLITAN.

Eh bien ! pourquoi
Souiller nos nœuds *coulans* par une erreur cruelle ?
Notre chaîne *de montre* est si forte et si belle !

Tu me seras toujours chère de *professeur :*
Oui, toujours.

SYLVIE.

Je t'entends, j'admire ta valeur ;
Mais craignons le sort-*cier* ; ainsi que notre flamme,
Soit le cœur de ton cœur et l'ame de mon ame ;
L'état peut employer d'autres mains *de papier,*
Et dans le sein des arts de ce siècle grossier,
Nous vivrons tous les deux à l'abri *champenoise.*

CONVICTOLITAN.

Je ne puis *très-profond* vivre sans toi *d'ardoise :*
Mais ne dois-je pas rendre un compte *de Grécourt*
De la place *de fiacre* où m'a nommé la cour ?
Sans ce triste devoir je sécherais tes larmes,
J'épargnerais mes jours, et par cent héros *d'armes,*
Il serait répété que Convictolitan,
Las *d'amour* de chercher un trépas éclatant,
Eut la force *de corps* de préférer la vie
Pour être *de raison* aussi grand que Sylvie.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CRITOGNAT.

CRITOGNAT, *l'épée à la main, et couvert de sang comme un homme qui sort du combat.*

C'EST trop livrer vos cœurs à ce combat *naval ;*
L'amour dans ce héros est un vice-*amiral,*
Lorsqu'il doit *de la main* défendre sa patrie.
Viens, Convictolitan.

CONVICTOLITAN, *à Sylvie.*

Vous venez de l'entendre...
Je te suis, Critognat... Dieux !

SYLVIE.

Tu n'oubliras pas
Ta maîtresse *à chanter* dans l'horreur des combats ?

CONVICTOLITAN.

L'amour va m'y conduire, et par sa main divine,
Ton image en mon cœur sera peinte *ou chopine*.

SYLVIE, *avec transport.*

Je suis remise *au mois* par cet espoir charmant.
Adieu.....

CONVICTOLITAN.

Je pars...

SYLVIE.

Eh bien !

CONVICTOLITAN, *les larmes aux yeux.*

Sylvie !...

SYLVIE.

Ah, quel moment!

(*Convictolitan sort entraîné par Critognat; Sylvie reste seule.*)

SCÈNE VI.

Pendant le monologue, les gardes disposent la table du festin.

SYLVIE, *seule.*

Ah ! nous attendrissons les cieux *de mon carrosse.*
Quel serait l'avenir, si le présent *de noce*
Nous réduit *solitaire* à tant d'affreux tourmens...
Jette un coup-d'œil *de bœuf* sur deux tendres amans !
Les mêmes traits *de cuir*, puissant maître du monde,
Ont ouvert de ton cœur la blessure profonde,
Lorsque tu vins *d'Arbois* sur ces bords de chapeau,
Déposer *en justice* un précieux fardeau,
Et que la belle Europe interdite, tremblante,
Mit le comble *du toit* à la ruse innocente...
Cher Convictolitan, tes derniers mots *de rein*
Ne sortiront jamais de mon esprit *de vin*.

« *Ton image en mon cœur sera peinte* ou chopine. »
Ah ! crois *de Saint-André*, que cette ardeur divine
A dans mon sein *patron* nourri les mêmes feux...
Mais ces gardes *mangeurs* que font-ils en ces lieux?
Je vois les apprêts *tout* de ce festin barbare.
Quel est le coup *de pied* que ce moment prépare?
Une secrète horreur me glace *au chocolat*...

SCÈNE VII et dernière.

VERCINGENTORIXE, CRITOGNAT, CONUTODUN, CATUAT, COTUS, SYLVIE, GARDES.

VERCINGENTORIXE, *à Sylvie.*

Princesse, il fut un temps où les grâces *d'état*,
Les ris *de veau* jouaient autour de ma couronne.
Les jeux *de main* alors embellissaient mon trône;
Il plut *à verse* aux dieux de m'enlever ces biens...
Hélas ! sans eux *brouillés* que peuvent les humains?

(*Aux soldats.*)

Vous, soldats, avancez la table *des matières.*

(*On avance la table vers le milieu du théâtre.*)

C'est votre place *aux veaux.*

(*Tout le monde s'assied.*)

Oublions nos misères.

SYLVIE.

Mais Convictolitan ne paraît point *fermé.*

(*A part.*)

Je tremble.

CRITOGNAT.

Il va venir.

(*On sort.*)

(*A part.*)

Je reste inanimé !...

VERCINGENTORIXE.

Voici ce corps *de chasse* où logeaient tous les vices.
Consolons-nous, amis, reprenons nos sens *suisses*.

(*En servant Sylvie.*)

Vous madame, *damée*.

SYLVIE.

Ah ! seigneur.

VERCINGENTORIXE, *en servant Catuat et les autres.*

Catuat...
Cotus... Conutodun...

CONUTODUN.

Ah ! Prince.

VERCINGENTORIXE, *en servant Critognat.*

Critognat...

(*Tout le monde mange, excepté Critognat.*)

SYLVIE, *après une pause un peu longue.*

Dieux ! je sens fermenter la brûlante amertume...
L'amour.. dans ces plats *pieds* est-ce ton sang qui fume?
Hélas ! sous ces couteaux tranchans *du grand seigneur !*
Si ces lambeaux épars... O soupçons pleins d'horreur !

VERCINGENTORIXE.

Eh quoi ! je participe à vos vives alarmes,
Et ne puis *souterrain* commander à mes larmes...
Critognat ne dit rien...

CRITOGNAT.

Je pense *mon cheval.*

VERCINGENTORIXE.

Romps *en visière*, ami, ce silence fatal.

CRITOGNAT.

Je voulais vous cacher un action *des fermes*,
Qui pourrait accabler les ames les plus fermes ;

Vous l'ordonnez, seigneur, je me livre *tournois* :
Ecoutez Critognat... pour la dernière fois.
L'ennemi déployait ses enseignes *à bière*,
Par bandes *de billard* couvrait la plaine entière.
Il semblait dédaigner ces lignes *à pêcher* :
En marchant *de bijoux* je le vois s'approcher.
Ah !... pardonnez, seigneur, à ce soupir *de croche*,
Vous savez qu'il nous a menés battant *de cloche* :
Tous nos meilleurs soldats sont pris *de version*,
Ou taillés *de la pierre* en pièces *de gazon*.
Et Convictolitan ce prince sage *femme*,
Dont mille vertus *bleu* décoraient la grande âme,
Ce héros qui parait votre cour *à fumier*,
Tombe percé d'un coup de lance *du panier* :
Je veux le secourir... vains efforts *de poitrine*,
A d'autres coups *de vin* son malheur le destine.
Dieux ! son sang *de piquet* coule à gros bouillons *blancs*
Par terre *d'opéra* les chardons dégoûtans
En sont teints *bourgeonnés*... Un soldat dans sa rage,
De Mars, *avril*, *mai*, *juin*, vient consommer l'ouvrage ;
Sans tête *à tête*, hélas ! ce prince infortuné
Expire... Le Romain d'un revers *galonné*,
La sépare du tronc *pour les pauvres malades*...
Retourne dans tes murs, retourne *les salades* ;
Ajoute-t-il... Je crie : arrête, lâche, *un pet*,
Ou je vais te percer de ce fer *à toupet*...
Un ordre de César commis *à la barrière*
Au zèle du soldat qui porte *de derrière*
La tête du héros près du corps *de logis*
Du traître dont par vous les jours furent proscrits.

VERCINGENTORIXE.

Ami, tout mon courage est à bout *de chandelle*.

SYLVIE, *fondant en larmes*.

Ah ! *b*, *c*, *d*...

CRITOGNAT.

Seigneur, la suite est plus cruelle.
Le même garde *meuble* à côté du héros,
Met la tête de *clou* de l'auteur de nos maux.
Pendant *jusqu'aux talons* cette scène sanglante,

On préparait déja cette pompe *aspirante*,
Que l'on croyait devoir à ses mânes *d'osier*.

SYLVIE, *dans le dernier accablement.*

Oh ! *p*, *q*...

CRITOGNAT.

J'avais bien juré *comme un charretier.*
Mais c'étoit en vain *points* d'arrêter un échange,
Devant causer *tout haut* quelque méprise étrange,
Les Romains furieux m'ont empêché *mortel*,
De mettre fin *canine* à leur dessein cruel ;
De façon *de l'habit* que le traître s'enivre
Des honneurs qu'en ces lieux on rend aux morts *de cuivre*,
Et que sa cendre *chaude* est couverte de pleurs...
Et dans ces plats pays... O comble des horreurs !

VERCINGENTORIXE, *vivement.*

Dieux ! Convictolitan !

CRITOGNAT.

Oui, seigneur.

(*Il se tue avec le couteau qui lui servoit à table.*)

VERCINGENTORIXE.

Ah ! mon frère.

CONUTODUN, et CATUAT, *ensemble.*

Cher ami !

SYLVIE.

Cher amant !

VERCINGENTORIXE.

En faisant *de bruyère*
Ce qu'a fait Critognat, je m'acquitte envers toi !
Dans tes bras *séculiers* reçois ton frère.

(*Il se tue.*)

CONUTODUN, *saisissant un couteau.*

Et moi
Je ne veux sur leurs pas d'autres guides *de laine.*

CATUAT, *prenant aussi un couteau.*

Ah ! de votre main *d'œuvre*, ami, guidez la mienne.

CONUTODUN.

Et le courage, ami.

CATUAT.

L'avez-vous *les pieds* ?

CONUTODUN.

Non.

CATUAT.

Ne me refusez point ; car *de conversion*,
Vous me rendrez enfin un service *de table.*

(*Il reçoit la mort de la main de Conutodun, qui se tue lui-même après. Cotus se tue ensuite.*)

SYLVIE, *se levant et s'avançant sur la scène.*

Pour moi, quand mes flancs *d'œufs* dans ce jour déplorable
Ont reçu *quittancé* le corps de mon amant,
Le mien ne sera point souillé par le fer *blanc.*
Je vais me retirer dans ma tente *ou ma nièce*,
Et j'attendrai la mort de la faim *de la pièce.*

(*Elle fait la révérence et la toile tombe.*)

FIN.

PQ Dupaty, Louis Emmanuel
2235 Félicité Charles Mercier
D42M65 M. de Bievre
1799

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 22 02 09 014 6